

Ann A. McDonald

LA MALÉDICTION D'OXFORD

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Joseph Antoine



Titre original :
The Oxford Inheritance

© 3 Arts entertainment, 2016. © Ann A. McDonald.
Tous droits réservés.

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

*Le diable est à l'œuvre plus que jamais ;
la longue journée des hommes pour atteindre le soir,
et la tragédie du monde et la fin des temps.*

Sir Walter Raleigh

Elle courait.

Traversait les tunnels, pieds nus sur le sol de pierre. Les torches embrasaient les principaux passages du labyrinthe, alors elle bifurqua, dévala des escaliers cachés, s'enfonça dans l'obscurité de couloirs sinueux, sentait l'air devenir lourd et vicié ; les portes, quand elle les poussait, lâchaient des grondements de protestation. Elle courait toujours.

La psalmodie se rapprochait, bourdonnement étourdissant dont chaque mur renvoyait l'écho, d'aussi loin qu'il provienne. C'était dans sa tête, se dit-elle. Forcément. Une ombre se cabra soudain dans les ténèbres et la fit trébucher d'effroi, tomber et s'écorcher méchamment la peau sur une pierre coupante. Mais il n'y avait pas de place pour la douleur ; pas avec ce couteau qui lui glissait des mains, pas avec ce bruit de pas qui retentissait toujours plus fort. Toujours plus proche.

Elle se précipita pour bifurquer encore et grimper une autre volée de marches. Quand elle reconnut la voûte du porche sculpté, elle faillit en crier de soulagement. Elle savait ce qu'il y avait après : une galerie latérale. Et encore après : la liberté.

C'est alors qu'il surgit de l'ombre.

Elle hésita, puis s'arrêta au seuil de l'entrée. Il ne prononça pas un mot, pas plus qu'il ne lui interdit le passage, mais l'adrénaline qui l'avait stimulée tout à l'heure, quand elle courait à corps perdu dans les ténèbres, lui fit soudain défaut. Elle ne ressentit plus rien qu'une douleur sourde dans les membres, tandis que montait dans

sa poitrine un sanglot résigné. Ses doigts se relâchèrent. Le couteau tomba au sol.

Bien sûr qu'il l'avait retrouvée.

L'homme s'approcha et tendit le bras pour écarter les cheveux qui lui retombaient devant les yeux, en un geste si familier qu'elle sentit ses jambes céder sous le chagrin. Elle laissa échapper un sanglot ; ses pleurs brisèrent le lourd silence des catacombes. Il lui couvrit la bouche de sa main pour étouffer le bruit.

– Chut... murmura-t-il doucement contre sa joue. Tu es à moi maintenant.

Il l'empêcha de tomber puis l'accompagna lentement jusqu'à ce qu'ils s'accroupissent tous les deux sur le sol poussiéreux, elle blottie contre lui. À présent qu'elle savait la vérité, elle pouvait sentir la force noire qui émanait de lui : elle jaillissait en tourbillons du bout de ses doigts alors qu'il dessinait la courbe de son menton. Mais il y avait pire que ce sombre geste – bien pire : elle avait l'impression que quelque chose se déployait au fond de sa poitrine à elle, une agitation, un battement d'ailes qui était celui de son propre cœur obscur répondant à l'appel.

Elle résista, mais tout était joué. Il le savait.

– Chut... dit-il.

Il la berçait, plus tendrement qu'il ne l'avait jamais fait au cours de toutes leurs nuits passées ensemble. L'agitation était un battement désormais, avec lequel se confondaient les battements de son cœur – tambour insistant. Les ténèbres montaient, prêtes à prendre leur envol, prêtes à l'engloutir complètement.

– Tu es à moi, chuchota-t-il à nouveau.

Le triomphe brillait dans ses yeux tandis qu'il anticipait la suite avec une impatience dévorante. Quand il se pencha vers ses lèvres, elle essaya désespérément d'atteindre le couteau du bout des doigts. Elle le trouva : froideur de l'acier dans la poussière couvrant le sol.

Elle consentit au baiser, tout en adressant une prière silencieuse. Puis tout vira au rouge.

Oxford, l'été, était une ville en état de siège. Ils venaient d'au-delà des océans, de Norvège et du Brésil, d'Inde, du Japon : on croyait voir des civilisations nouvelles ou antiques s'abattre sur les flèches des églises, envahir cours et jardins propres et luxuriants en une seule et unique armée dont le cri de guerre était un babil de langues étrangères, et dont les soldats, pour partir au combat, s'étaient dessinés sur la figure des bandes de crème solaire à l'oxyde de zinc. Toutes races et nationalités confondues, leurs régiments arboraient des casquettes de base-ball aux couleurs britanniques et des sweat-shirts souvenirs ; leurs groupes s'engageaient sur la voie qui reliait les allées paisibles et fleuries du Jardin botanique au réfectoire immense et majestueux de Christ Church College. Rassemblés sur le pavé de Cornmarket Street, ils consultaient leurs dictionnaires, déplaient leurs plans et jouaient des coudes pour franchir les portes d'acier, en quête d'un meilleur angle pour photographier les statues et les hauts murs de grès.

Les boutiques de High Street attiraient une nombreuse clientèle à grand renfort de drapeaux miniatures, de figurines et de longs foulards tricotés, entortillés, présentant en un semblant d'arc-en-ciel les couleurs officielles de l'université : bleu cassis et bleu marine, moutarde et vert chasseur. On prenait le thé au lait dans des *tearooms* désuets où les tasses raffinées heurtaient les soucoupes frangées d'or. La rivière était sillonnée de barques à fond plat que les étudiants pilotaient sur des eaux mousseuses,

pendant que leurs passagers sirotaient des Pimm's dans des gobelots où flottaient des tranches de concombre et autres petites douceurs d'été, telles ces fraises achetées en barquettes aux étals dressés sur le pont.

De début mai à fin août, les vieilles rues étaient obstruées, poussiéreuses, encombrées – et plus souvent encore arrosées par de froides averses estivales qui forçaient les gens à s'abriter sous leur plan de la ville, à se réfugier sous les porches et les auvents des boutiques. Puis, quand arrivait septembre, les vastes esplanades retrouvaient soudain leur calme. La foule partait, la ville respirait. L'air s'imprégnait d'une fraîcheur nouvelle, automnale ; et le matin, à l'heure où les cloches des églises barytonnaient en chœur, des brumes humides se répandaient sur les prairies de Port Meadow.

Cette douce accalmie ne durait qu'une ou deux semaines. Les vendeuses désœuvrées s'avachissaient derrière leur caisse enregistreuse, et les jardiniers de l'université taillaient les rosiers, tondaient les pelouses en bandes bien nettes.

La journée suivante de visiteurs arrivait trop vite. Et pour un séjour qui n'aurait rien de provisoire. Leurs manuels étaient flambant neufs, leurs bagages bourrés de gros dossiers d'inscription et leurs souliers bien cirés. Ils écarquillaient les yeux ; leurs attentes et espérances ne pesaient pas moins que les lourdes valises qu'ils traînaient derrière eux, pleines à craquer de biens achetés récemment.

L'été prenait fin, et une nouvelle génération d'étudiants voyait venir l'heure de répondre à l'appel béni du grand héritage universitaire d'Oxford.

*

Cassandra Blackwell commença par découvrir les joies de la journée de présentation.

Elle arriva en retard, son vol ayant essuyé une grosse tempête au-dessus de la côte est. Le temps de récupérer ses bagages à Heathrow puis de parcourir en car le trajet de deux heures qui la séparait d'Oxford, elle se présenta à la fac alors que le premier jour du trimestre était officiellement commencé. Elle savait ce

qui l'attendait puisqu'elle avait lu les nombreux documents d'information. Elle n'en fut pas moins stupéfaite quand, ayant traîné sa valise sur les pavés irréguliers et franchi les portes de Raleigh College, elle découvrit une esplanade où s'agitait une mer d'étudiants qui glissaient et tournoyaient dans leurs étranges robes noires, comme des feuilles de journaux emportés par la brise britannique.

Cassie s'arrêta au milieu de l'effervescence pour mieux s'imprégner de cette scène étonnante. Les étudiants se rassemblaient sur des gradins pour la photo officielle. Mais au lieu du jean décontracté des jeunes gens de son pays, les nouvelles recrues d'ici portaient sous leur toge un costume et une chemise amidonnée. Les filles étaient en chemisier et jupe noire, avec des rubans sombres qui leur pendaient sur la nuque et de larges bandes de tissu tombant sur leurs épaules. Un genre de tenue démodée que vous vous attendiez plutôt à retrouver immortalisée sur de vieilles photos sépia jaunies par le temps. Une seule indication évoquait le ^{xxi}^e siècle : l'océan de téléphones portables auxquels les étudiants se cramponnaient tout en s'alignant sous la vieille muraille couleur de miel, afin de poser pour la première photo.

Les cloches de la chapelle carillonnèrent midi sur toute l'esplanade. Cassie était en retard.

Rapidement, elle regarda autour d'elle. Des flots de gens entraient et sortaient d'un petit corps de garde situé à l'entrée. Elle y pénétra en s'inclinant, car la porte taillée dans la pierre était basse. À l'intérieur régnait le chaos. Trois files se déployaient devant le bureau, les étudiants réclamant que l'on s'occupe d'eux. Elle prit place dans l'une d'elles sans être sûre que c'était la bonne, jusqu'à ce qu'un membre du personnel – un homme à la figure tannée, coiffé d'une casquette à visière, vêtu d'un gros tricot à torsades – remarque qu'elle traînait des valises et serrait contre sa poitrine les documents d'information.

– Vous êtes en première année ? demanda-t-il.

– Oui, répondit-elle en présentant ses papiers. Cassandra Blackwell. Mon vol a eu du retard. Je viens juste d'arriver.

L'homme écarquilla les yeux.

– Vous feriez mieux de laisser vos affaires ici et de vous mettre en tenue si vous ne voulez pas rater la photographie.

– Pas la peine, essaya de plaider Cassie. Tout ce que je veux, c’est m’installer dans ma chambre.

Mais l’homme ne se laisserait pas convaincre aussi facilement :

– Passez-moi votre valise.

Il la lui prit sans lui laisser le temps d’émettre une nouvelle objection.

– Vous avez votre *sub fusc* ?

Cassie blêmit.

– La tenue, expliqua-t-il. L’uniforme et la toge. Bon, peu importe, vous n’avez plus le temps. Une chance que vous portiez du noir.

Il fouilla dans un carton et en tira une robe pareille à celles qu’elle avait vues dehors.

– Celle-ci vous ira. Je vais voir quelle chambre vous est attribuée. Cassie, c’est ça ?

Elle fit oui de la tête.

– Moi, c’est Rutledge. Venez me voir après, quand vous en aurez fini avec la présentation. Dépêchez-vous !

Il la mit dehors, avant d’être de nouveau happé par l’agitation ambiante.

Cassie sortit en enfilant la toge. Elle fut aussitôt entraînée vers une place dans le groupe au dernier rang. Les étudiants s’écartèrent pour la laisser passer, mais sans même lui accorder un regard, en continuant de bavarder et de plaisanter, énervés par la tension du premier jour, trop accaparés par leur propre excitation pour pouvoir seulement s’intéresser à elle.

Excitée, Cassie l’était aussi, mais son impatience ne lui tournait pas la tête. Elle était simplement curieuse de faire connaissance avec ce monde inconnu. Mais elle éprouvait aussi un sentiment d’imposture, comme si l’un de ses nouveaux condisciples, en y regardant de plus près, risquait de lire sur son visage ses véritables intentions – la vraie raison de sa présence parmi eux, le plan secret qui était le sien pour cette année.

– En place ! Tout le monde ! En place, s’il vous plaît !

Elle eut à peine le temps de prendre la pose. Déjà le photographe et son assistant commençaient à faire la chasse aux retardataires aux abords de la foule.

– Ça va, comme ça ? demanda la fille à côté de Cassie.

Elle se bagarrait avec son ruban qu'elle nouait et renouait autour de sa nuque en essayant de faire une boucle. Elle avait de grands yeux d'oiseau et ses doigts étaient agités de tremblements nerveux. Toute rouge, elle semblait à bout de souffle.

Cassie se demanda si c'était bien à elle que cette fille s'adressait. Oui, aucun doute.

– Laisse-moi faire.

Elle attacha rapidement le ruban.

– Merci, dit la fille, ravie, avant de bredouiller : J'en ai rêvé toute ma vie. Après tout ce temps, ça arrive enfin. L'université d'Oxford.

Elle avait prononcé ces mots dans un souffle, doucement, comme si sa prière venait d'être exaucée.

– N'est-ce pas merveilleux ?

Cassie leva les yeux vers le drapeau de Raleigh faseyant au loin sur le rempart. Elle l'avait vu en photo ainsi que dans des brochures en papier glacé. Elle l'avait même vu de ses propres yeux des années auparavant. Mais aujourd'hui, il lui semblait bien plus grand, plus impressionnant qu'autrefois. Soudain, le flash du photographe les éblouit ; leur vision s'emplit d'étincelles noires et dansantes. Cassie cligna des yeux, étourdie par le voyage et le décalage horaire, et par toutes les années qu'elle avait passées à programmer son entrée ici, à Raleigh College, le Saint des Saints.

Tous ses efforts avaient enfin porté leurs fruits : les intrigues, les mensonges, les sacrifices, les prises de risque.

– Si, répondit-elle doucement, et elle ajouta en écho : C'est merveilleux.

Le flash explosa de nouveau, aveuglant chacun malgré l'éclatant soleil de l'après-midi.

Les prises de vue durèrent une heure, interrompues par les jeux bruyants d'un groupe de garçons, et de cinglantes rafales de vent qui envoyaient les feuilles tourbillonner dans la cour. Mais enfin on en vint à bout. Cassie aurait voulu récupérer ses affaires et aller s'écrouler dans sa chambre, mais elle fut entraînée loin du corps de garde.

– Maintenant, c'est l'heure du Master's Tea, lui annonça un étudiant plein d'énergie qui consultait un bloc à pince. Le Thé du président.

– J'ai voyagé toute la journée, répondit Cassie, assaillie de fatigue. Je vais d'abord aller prendre une douche, et on verra après.

Il la dévisagea, stupéfait.

– C'est dans le programme. Ça ne prend que cinq minutes. On est obligés d'y aller.

Cassie ouvrit la bouche pour protester puis ravala sa phrase. Elle devait faire preuve de la même impatience que les autres. Le groupe se rassemblait déjà sur le chemin pavé.

– Alors, va pour le thé, dit-elle.

– Ses appartements sont à l'autre bout du campus. Neil te montrera.

Il hochait la tête en direction d'un autre étudiant à l'air serviable qui portait le foulard rouge de Raleigh.

« Appartements » pour « résidence ». Un mot à retenir. En tant qu'Américaine débarquant en Angleterre, Cassie se heurtait

aux particularités de la langue, mais elle avait déjà compris que l'université d'Oxford était un monde en soi. Ses collègues répondaient dans toute la ville à un système fédératif qui possédait ses règles propres, sa culture et même son langage. Il avait suffi à Cassie de tendre l'oreille aux propos de ses nouveaux camarades pour apprendre que Rutledge et son équipe servaient de concierges : le corps de garde, c'était leur loge. Mais dans cette cacophonie, nombre de mots demeuraient pour elle un mystère, alors que les autres étudiants les utilisaient couramment : *junior common room* signifiait « foyer », et *buttery*, « buvette » ; on disait *pidges* pour « boîtes aux lettres », et *tutes* pour « tutorat » ; le premier trimestre se nommait *Michaelmas*, et le troisième, *Trinity*.

Cassie leur emboîta le pas, suivant les allées qui s'entrecroisaient sur l'esplanade plantée de fleurs. Neil avait pris la tête du groupe.

– Le collège n'a pas été fondé seulement par sir Walter Raleigh, claironnait-il. Tout un cercle d'influents professeurs et de savants de l'époque s'est penché sur son berceau. Ils représentaient l'avant-garde de la vie culturelle élisabéthaine. Le célèbre astronome Thomas Harriot, l'auteur dramatique Christopher Marlowe... tous se réunissaient ici même pour débattre des idées nouvelles et partager leurs travaux visionnaires.

Cassie connaissait l'histoire. Sans être le plus ancien des collègues oxfordiens ni le plus riche, Raleigh n'en possédait pas moins son particularisme. Sir Walter l'avait fondé au début des années 1500 en tirant un parti financier des pillages de navires de l'Armada espagnole. Le collège se situait aux confins de la ville, tel un petit royaume, avec ses bâtiments en grès et ses pelouses vallonnées qui s'étendaient jusqu'aux berges marécageuses de la rivière Cherwell. Les prospectus en papier glacé que Cassie avait parcourus vantaient les vastes salles et les gazons bien entretenus, la bibliothèque aux chaleureuses boiseries, les résidences étudiantes richement meublées, les cloîtres à ciel ouvert et les murailles sculptées, qui protégeaient de l'agitation urbaine. Mais à présent qu'elle était sur place, face à l'indéniable et traditionnelle beauté de ces lieux splendides, elle en avait le souffle coupé.

– N'oubliez pas, continuait leur guide, que l'Église, à l'époque, tenait la recherche scientifique d'une main d'acier.

Fonder une université semblait une entreprise révolutionnaire. Ce groupe ne fut pas épargné par les complots et les trahisons.

– Comme cette société secrète ? intervint une étudiante.

On s’esclaffa autour de Cassie qui ne voyait pas ce que cette réflexion avait d’amusant. Le guide remarqua qu’elle était perdue.

– Sir Walter Raleigh et ses compatriotes ont fait l’objet de nombreuses spéculations, expliqua-t-il. Même Shakespeare s’est moqué d’eux en les baptisant l’École de la Nuit ! À cause des robes noires qu’ils portaient, paraît-il, lors de leurs réunions.

– Mais enfin... grommela un étudiant à côté de Cassie. Ta société secrète, si tout le monde en parle, c’est qu’elle n’est plus secrète.

– Cela veut-il dire que tu ne prêteras pas serment au Bullington ? lui demanda son ami avec un sourire en coin.

– N’allons pas jusque-là...

Et il éclata de rire.

Cassie, restée à l’écart, s’émerveillait des remparts et de ces édifices qu’il lui semblait déjà connaître par cœur. Le groupe, après avoir traversé le campus, atteignit la résidence du président, un imposant édifice élisabéthain presque entièrement en grès d’époque autour duquel ondulaient des pelouses semées de rosiers. Le temps n’avait pas altéré l’architecture des lieux, et l’intérieur n’était pas moins majestueux : vaste escalier s’élevant d’un coin du foyer, murs habillés d’une épaisse tapisserie vert chasseur, tapis profonds, guéridons anciens.

– On est arrivés, annonça Neil. Bonne chance, et rappelez-vous : surtout on déstresse car ici, à Raleigh, nous formons une famille.

Une famille. Cassie avait encore ce mot en tête en pénétrant dans une pièce majestueuse, déjà occupée par une vingtaine de première année. Cramponnés à leur assiette de fromage et de crackers, ils discutaient anxieusement en faisant attention de ne pas renverser leur verre de vin sur les sofas de brocart. C’était leur première occasion de rencontrer les professeurs et l’encadrement. Ces derniers faisaient connaissance avec leurs nouveaux étudiants, qui avaient intérêt à saisir leur chance de faire bonne impression.

Alors que ses camarades faisaient la queue pour tenter d'approcher un professeur, Cassie se dirigea vers le buffet. Elle avait grand besoin de se mettre quelque chose sous la dent tant son ventre criait famine, après cette longue journée passée à consommer les plats lyophilisés de la compagnie aérienne et les friandises des distributeurs. Ayant trouvé un sofa inoccupé, elle s'y enfonça.

– Chavez était argentin, non ?

Un garçon venait de se laisser tomber lourdement à côté d'elle. Grassouillet et en sueur, des taches sombres ornaient ses aisselles.

– Vénézuélien, répondit-elle.

Il plissa les yeux.

– Je viens de passer dix minutes à discuter avec le professeur Kenmore de la nationalisation de l'industrie argentine !

Il pâlit. Il avait commis une bourde.

– Mon Dieu !

Il laissa Cassie en plan pour traverser la pièce, non sans bousculer une étudiante au passage ; la fille chancela et son thé écla-boussa le tapis couleur crème, y laissant une tache foncée.

Les conversations s'interrompirent, et chacun se félicita intérieurement de ne pas être la cause de cette maladresse.

Cassie, percevant les tensions et les regards angoissés, se sentit une étrange parenté avec ces inconnus fébriles. Elle avait beau être plus âgée qu'eux, avoir vécu des expériences qu'ils ne pouvaient même pas imaginer, ils partageaient tous aujourd'hui le même besoin de s'intégrer, de prouver leur appartenance à cet univers. Même s'ils étaient là pour des raisons différentes, le défi n'en était pas moins grand pour chacun d'entre eux. Leur avenir était en jeu.

Cassie avait fini son assiette. Elle s'efforça de se mêler à la foule. Elle étudiait la rangée de portraits à la mine sévère accrochés au mur, quand une voix rocailleuse prononça derrière elle :

– Kit Marlowe.

Elle se retourna et tomba nez à nez avec le président en personne. Il portait un costume bleu à rayures démodé. Sa crinière blanche et ses rides épaisses lui donnaient une mine austère. Il enchaîna :

– Un des amis les plus chers de Raleigh, bien entendu. Nous avons dans les archives de la bibliothèque l'édition originale de ses pièces de théâtre. Vous êtes la bienvenue, si vous souhaitez y jeter un coup d'œil. Malheureusement, nous sommes tenus de les protéger, de crainte qu'elles ne se détériorent. Aussi vous sera-t-il interdit de les feuilleter, comme vous pourriez en avoir l'intention.

Il leva la main.

– Mais on ne nous a pas présentés. Sir Edmund Castle.

– Cassandra Blackwell.

Le président avait la poignée de main vigoureuse, et son expression était amicale.

– D'après votre accent, dit-il, vous devez être dans notre contingent d'étudiants étrangers.

– En effet. Je fais une année à l'étranger. Je viens de Smith.

– Une excellente université.

Il continuait de lui secouer la main.

– Bienvenue, bienvenue... Comment trouvez-vous la maison ?

– Je la trouve... un peu écrasante...

Elle s'empessa d'ajouter :

– Mais elle est tellement belle ! Et un fabuleux témoin de l'Histoire.

– La plus élégante d'Oxford, approuva le président. Mais je ne suis peut-être pas impartial. Vous savez, j'ai moi-même fait mes études ici, il y a des lustres. Et j'y ai aussi enseigné.

Cassie hochait la tête. Raleigh l'obsédait depuis des années, et il ne lui restait pas grand-chose à apprendre sur le sujet. Sir Edmund s'était distingué en tant que mathématicien. Il avait publié plusieurs livres avant de quitter Oxford, attiré par les gratifications du secteur privé. Il avait fait fortune dans les fonds spéculatifs, avant d'être anobli pour services rendus à l'économie nationale ; finalement, il était revenu à Raleigh où il coulait une retraite dorée consistant à faire fructifier le capital de la fac et à jouer les maîtres de maison chaque fois qu'une personnalité venait en visite.

– J'ai lu votre livre sur la théorie des jeux, lança Cassie pour nourrir la conversation. J'ai trouvé ça fascinant.

– Vraiment ? Vous êtes mathématicienne vous-même ?
– Non, répondit-elle hâtivement. Je l’ai lu par curiosité, en faisant des recherches sur Raleigh.

– Vous êtes très sérieuse, dit-il en la jaugeant avec intérêt. Et qu’est-ce qui vous amène sur nos rivages, mademoiselle Blackwell ? Ce n’est pas la porte à côté, et les étudiants étrangers doivent affronter une rude concurrence pour se tailler une place ici.

Cassie prit une profonde inspiration. Elle s’était préparée à répondre à cette question qui lui avait été maintes fois posée au moment de déposer sa candidature, et quand elle avait interrogé d’anciens élèves à Boston.

– Un vieux rêve. Mes parents ont un peu voyagé en Angleterre dans leur jeunesse. J’ai été bercée par certaines histoires autour de cette ville et de ses collègues.

Elle ajouta avec un rire désinvolte :

– Je crois qu’ils avaient accroché un calendrier d’Oxford au-dessus de mon lit avant même que j’apprenne à lire.

– Eh bien ! gloussa sir Edmund, ils doivent être très fiers de vous.

– Ça, vous pouvez le dire.

Elle souriait tendrement, comme visitée par un souvenir.

– Leur séjour ici est déjà programmé.

Sir Edmund se détourna et son regard s’arrêta. Il reprit en élevant la voix :

– Tremain ! Venez, que je vous présente quelqu’un du groupe des Américains. Cassie, voici Matthew Tremain. C’est lui qui s’occupe de vous autres, les étudiants étrangers. De la pastorale et du reste.

L’homme qui les rejoignit devait avoir dépassé la quarantaine. Rien chez lui ne rappelait le style raffiné de sir Edmund. D’apparence, il semblait prudent et distrait, avec sa barbe de trois jours et sa tignasse de cheveux bruns. Sa chemise à rayures froissée dépassait d’un pantalon de velours élimé.

– Ravi de vous rencontrer.

Cassie lui tendit la main. Le professeur la saisit après avoir bataillé un moment pour ne pas renverser sa tasse de thé et son assiette de gâteaux.

– Blackwell, Blackwell, dit-il en la fixant d'un regard curieux. Ah ! oui... Smith. Vous êtes en PPE...

Il usait du vocabulaire d'Oxford pour « Philosophie, Politique, Économie », le cursus que suivait Cassie.

– Je vous aurai en philosophie ce trimestre. J'ai laissé une note là-dessus dans votre *pidge*.

– *Pidge* ? répéta-t-elle, entendant pour la deuxième fois ce mot bizarre.

– Pour *pidgeon hole*, expliqua sir Edmund. Pigeonnier. J'ai oublié l'effet que ça fait aux oreilles étrangères. Les casiers en bois dans la loge du gardien. On dit *pidge* pour « courrier ».

– Ah ! très bien.

Elle ajouta ce mot à sa collection personnelle d'expressions typiquement oxfordiennes.

– Le professeur ici présent est une institution à Raleigh, enchaîna sir Edmund. Il a été mon étudiant, jadis. Ça fait combien de temps déjà... ?

– Bientôt vingt-cinq ans, répondit Tremain.

Et Cassie aurait juré avoir perçu dans sa voix une note de résignation.

– Un bon étudiant, lui aussi, enchaîna sir Edmund, à part qu'il attendait toujours la dernière minute pour rendre ses travaux. Quand aviez-vous glissé vos copies sous ma porte dix minutes avant la séance de tutorat, déjà ?

Il avertit Cassie :

– Ne comptez pas vous en sortir avec cette méthode.

Tremain soutint un moment le regard de Cassie avec une expression de légère impatience. Il était évident que ces anecdotes avaient été rabâchées bien souvent. Néanmoins, sir Edmund continuait de vouloir se souvenir.

– Comme le temps passe... dit-il, en poussant un soupir théâtral. J'ai l'impression que la semaine dernière encore, je corrigeais vos copies, vous demandais d'arrêter de faire tout ce boucan au bar. Nous serons tous enterrés d'ici peu. Qu'est-ce que vous en dites, Tremain ? Vous ne croyez pas qu'ils devraient nous creuser une tombe dans un coin du campus, histoire que nous n'allions pas ailleurs ?

– Bonne idée, approuva Tremain.

– Les choses ont beaucoup changé, depuis que vous étiez étudiant ? voulut savoir Cassie.

– Eh bien ! il n’y avait pas Internet, répondit-il d’un ton caustique. C’est déjà une chose. En tout cas, pas comme aujourd’hui. Ceux qui voulaient plagier un livre étaient obligés de le recopier eux-mêmes, au lieu de se contenter d’un copier-coller sur Wikipédia.

– Non, insista-t-elle, je voulais parler de la vie étudiante, de la culture.

Tremain sourit faiblement, presque d’un air chagrin.

– Rien ne change jamais vraiment à Oxford. Particulièrement ici.

Il se tourna brusquement vers sir Edmund :

– Nous devrions faire le tour des invités. Mademoiselle Blackwell, nous pourrions peut-être reprendre cette conversation, et passer en revue quelques aspects de la vie universitaire.

Sir Edmund échangea une nouvelle poignée de mains avec elle.

– Un plaisir. J’espère que votre passage chez nous se révélera profitable. N’oubliez pas d’aller jeter un coup d’œil aux manuscrits de Marlowe, mais attention : pas touche !

Ils s’éloignèrent. Tremain, pressé de prendre ses distances, se dirigea vers l’autre bout de la salle. Sir Edmund, quant à lui, atterrit dans un autre groupe d’étudiants et commença de serrer des mains. Cassie s’attarda un instant encore avant de se glisser hors de la pièce, le cerveau en ébullition.

À sa droite, l’entrée principale du foyer retentissait d’éclats de rires guindés ; aussi préféra-t-elle prendre à gauche, et s’enfoncer plus profondément dans le bâtiment où elle erra d’un pas léger sur les parquets lustrés. Loin de la réception, le calme régnait dans les couloirs. Elle explora les pièces l’une après l’autre, et tomba sur des toilettes équipées d’une vasque en porcelaine, ainsi que sur une salle destinée aux banquets officiels – une table dressée pour seize, couverte d’épais sets de cuir, où étaient alignés des chandeliers allumés. Cassie avait l’impression de visiter un musée. Pourtant elle était bien chez quelqu’un, dans un endroit conçu pour vivre et travailler au milieu de ces fantômes ornés de brocart, témoins d’un temps révolu. Au bout

d'un couloir, elle poussa une lourde porte en chêne ouvrant sur une pièce obscure que dominait un vaste bureau d'acajou. Une bibliothèque s'élevait jusqu'au plafond. Certainement le cabinet de travail de sir Edmund.

Cassie hésita un instant au seuil de cette pièce probablement interdite. Quelqu'un, dans le groupe, ne tarderait pas à remarquer son absence. Mais la curiosité l'emporta : elle entra, laissant derrière elle la porte entrebâillée, afin d'entendre si quelqu'un venait.

C'était un vaste bureau aux murs lambrissés, orné de sombres tableaux dans leurs cadres dorés. Cassie s'approcha de la table jonchée de papiers et d'un assortiment de stylos à plume. Le bois était protégé par un sous-main de cuir noir. Cédant à ses vieilles habitudes, Cassie fourragea brièvement dans les papiers, sans rien trouver d'autre qu'une banale correspondance administrative : des notes concernant une négociation salariale avec les gardiens, une étude sur la structure des cloîtres. Elle laissa courir ses doigts sur les veines du bois et les liasses de documents. En émanait un parfum de santal. Il y avait aussi une autre senteur plus forte, plus âcre : la légère odeur de tabac qui imprégnait l'atmosphère.

C'était un autre monde. À Smith, université qui avait aussi son histoire, les bâtiments les plus anciens n'avaient pas plus de cent cinquante ans, et ils étaient éclipsés par les nouvelles salles de cours et résidences étudiantes. Ici, entre ces murs de grès, résonnaient des échos vieux d'au moins un demi-millénaire. Cassie se dirigea vers la bibliothèque qui occupait le mur derrière elle et supportait des livres reliés : des éditions originales, des livres massifs. Shakespeare, Wordsworth, Wilde. À l'extrémité, elle trouva les archives de Raleigh, une collection de volumes remontant jusqu'en 1952, aussi intacts que s'ils sortaient de l'imprimerie, avec leur dos parfaitement rigide.

Elle fit courir son doigt sur le cuir gaufré jusqu'à l'année 1994. Tirant le gros livre du rayon, elle l'emporta près de la fenêtre afin d'y jeter un coup d'œil. Elle feuilleta les rapports de l'aumônier, les comptes rendus concernant les projets immobiliers, les campagnes de financement, les résultats obtenus par les étudiants, et les hommages rendus aux membres décédés. Elle tournait les pages avec impatience. Mais quand elle fut parvenue à la liste

des étudiants admis en première année, elle n'y trouva aucune mention de ce qu'elle cherchait.

Elle entendit un bruit de pas – un pas lourd, posé, qui venait du vestibule sans précipitation. Elle referma aussitôt le volume. Elle le remettait à sa place dans le rayon quand on poussa la porte. Un homme étrange apparut sur le seuil.

Cassie se pétrifia. Il était âgé, avait peut-être dans les soixante-dix ou quatre-vingts ans. Il portait un costume noir impeccable. Ses cheveux formaient une crinière blanche et son visage se creusait de rides profondes, mais c'est son regard noir et perçant qui la fit frissonner jusqu'aux os.

– Que faites-vous ici ? C'est privé.

– Je sais, se hâta de répondre Cassie. Je suis désolée. Je cherchais les toilettes.

Il ne fit pas un geste. Seul son regard passait de Cassie à la table, et inversement.

– Je me suis laissé distraire par les lieux, reprit-elle en s'éloignant de la bibliothèque. L'originalité de l'architecture... cette beauté.

L'homme la toisa, et Cassie remercia le ciel de porter la toge d'étudiante, comme n'importe quelle nouvelle recrue.

– Vos camarades partent pour la cérémonie, répondit-il d'un ton glacial.

– Merci.

Elle fit plusieurs pas en direction de la sortie.

– Je suis sûre qu'il y en aura d'autres, dit-elle. Ici, il doit y avoir des discours en latin chaque semaine.

Elle avait tenté une plaisanterie, histoire de faire retomber la tension, mais l'homme, manifestement, n'était pas d'humeur.

– Vous trouvez ça drôle ? rétorqua-t-il d'une voix cassante. Vous croyez que nous défilons en toge sans raison ? Notre histoire, c'est tout pour nous.

Il la fixait d'un air dur, inflexible.

– C'est la tradition qui fait de nous ce que nous sommes, et si vous vous estimez au-dessus de tout cela, peut-être n'êtes-vous pas au bon endroit.

Elle se mordit la langue. Alors les cérémonies, les photographies, le thé officiel, c'était de l'Histoire ? Une pièce en costume, plutôt. Ils faisaient tous semblant, dans leurs beaux habits.

Pendant ce temps, dehors, derrière les murs de grès, le monde moderne continuait de tourner en se fichant pas mal de leurs robes sombres et autres rituels.

Mais plutôt que de répliquer, elle se força à paraître désolée :

– Je vous prie de m’excuser. Je comprends, pour la tradition. Ça compte énormément pour moi aussi. Je ne voulais pas vous offenser.

L’homme pinça les lèvres.

– Je suis là pour ça, assura Cassie. La tradition familiale. L’Histoire. J’imagine que je dois encore être sous le coup du décalage horaire, dit-elle avec un sourire. Je suis désolée, je me suis mal fait comprendre.

Pendant un moment, il resta immobile. Cassie sentait des picotements sur sa peau et son cœur battait la chamade. Enfin, l’homme secoua brièvement la tête.

– Votre groupe s’en va. Vous feriez mieux de le rejoindre.

Elle sentit les yeux de cet homme sur son dos tout le temps où elle parcourut le long couloir. Heureusement, on emmenait le groupe vers la sortie. Une nouvelle fournée allait le remplacer. Cassie se glissa dans la queue. Quand ils furent sous le froid soleil, son poulx battait à tout rompre.

Le groupe vira sur la droite, longeant les pelouses, mais Cassie partit dans la direction opposée. Elle passa par les cloîtres puis emprunta un couloir menant à l’ombre d’un bosquet de saules. Derrière se dressait l’enceinte de l’établissement. Un petit jardin entouré d’un muret de pierre débordait de pensées et de chrysanthèmes tardifs – véritable oasis privée, protégée de l’agitation estudiantine.

Elle s’y arrêta, silencieuse, et respira les fraîches senteurs d’herbe coupée et de fleurs. Elle avait commis une erreur, en s’introduisant ainsi dans le bureau de sir Edmund. Pourquoi avoir pris un tel risque ? C’était son premier jour, et elle se faisait déjà remarquer – elle courait le danger d’avoir à dévoiler ses secrets, secrets qu’elle était venue démêler et qui avaient exigé un long voyage.

En dépit de tout ce qu’elle disait de sa famille restée en Amérique – une enfance tournée vers le rêve oxfordien et son prestige, l’enthousiasme de ses parents, leur soutien –, sa vie

passée ne ressemblait en rien au tableau idyllique qu'elle avait brossé pour l'université.

Son enfance n'avait pas été bercée par des histoires d'excellence universitaire. Et le chemin qui l'avait menée à Raleigh n'était pas semé de roses.

Elle ne leur avait raconté que des mensonges.

Raleigh se couvrait de brumes quand Cassie, ayant fermé son gilet à capuche, s'éloigna de sa nouvelle résidence étudiante et bifurqua dans l'allée. La veille, après le Thé, elle s'était sentie trop fatiguée pour faire autre chose que monter son sac dans sa chambre, s'écrouler sur son lit et dormir. Elle s'était réveillée de bonne heure, et ses membres pleins d'une énergie nouvelle réclamaient une activité que seul un jogging matinal pouvait leur fournir.

Dehors, il n'y avait personne. Le campus était calme et silencieux dans la clarté de l'aube. Cassie parcourut d'un pas vif les allées bien entretenues. Fit des étirements. Puis elle longea le mur d'enceinte jusqu'à trouver un chemin vers la rivière. Elle commença à courir. Ses baskets martelant le sol, elle pénétra plus profondément dans les verdoyantes pelouses du domaine universitaire.

Elle atteignit sa vitesse de croisière et se sentit libérée de ses tensions, une première depuis son embarquement à l'aéroport de Boston. Elle adorait ce moment de la journée. Il lui offrait le temps de réfléchir, un espace dédié à elle seule. Un calme d'un genre particulier qui tombe généralement sur les villes le matin de bonne heure et Cassie remarqua qu'Oxford ne dérogeait pas à la règle. Cet instant paisible était seulement perturbé par le doux chant des oiseaux et le faible grondement de la circulation au loin, au-delà des murs. C'était le tout début d'octobre, le brouillard descendait sur les pelouses mouillées de rosée, et

Cassie n'avait d'autre compagnie qu'une volée de cygnes glissant avec grâce sur les eaux sombres de la rivière.

Ayant atteint les portes donnant sur l'arrière du domaine, elle fit demi-tour et emprunta les sentiers pittoresques qui sillonnaient les gazons impeccables. Ses foulées s'allongèrent sur le chemin qui suivait la rivière. Après les jardins, on pénétrait enfin dans la pleine nature et les bois.

Une certaine journée venteuse lui revint en mémoire : celle qui était à l'origine de sa présence ici, qui l'avait expédiée à l'autre bout du monde. À chaque nouvelle foulée, les années s'effaçaient, ces années durant lesquelles son foyer se résumait au contenu de son sac de voyage, quand elle gagnait juste assez pour payer son loyer mensuel ; quand Oxford n'était encore qu'une ville lointaine, une destination aussi arbitraire qu'une épingle plantée au hasard sur une vieille carte froissée.

Puis le colis était arrivé.

Cassie l'avait trouvé posé devant sa porte, par un matin glacé, trois ans plus tôt. Les timbres étrangers se décollaient tout seuls et le tampon d'Oxford était sali, effacé. Les étiquettes se superposaient au gré des réacheminements successifs car le colis, avant d'atteindre sa destinataire, avait visité d'autres appartements et les crimes du passé.

Sa mère.

Tournant entre ses doigts l'enveloppe abîmée, Cassie s'était demandé comment ce paquet avait pu finalement atterrir chez elle. Elle se trouvait alors à Providence, Rhode Island. Elle louait une chambre au-dessus d'un restaurant polonais, dans une atmosphère enfumée aux relents de paprika. Elle payait son loyer en liquide à une vieille toute ratatinée, vêtue d'un gilet trop large, qui manifestait sa désapprobation en pinçant la peau de ses poignets décharnés et laissait à sa porte des Tupperware de bouillon aux boulettes de viande. Cassie ne fréquentait personne d'autre que cette *babula* aux petits soins pour elle. Elle ne figurait pas sur les listes électorales. Elle n'avait ni carte de crédit ni carte de fidélité. Elle enfermait tout son argent dans une boîte de pêche glissée au-dessus de son lit, sous la gaine de ventilation. Si elle refusait qu'il y ait une quelconque trace de ses faits et gestes, c'était suite à une décision mûrement réfléchie.

En l'occurrence, elle était persuadée que le monde ignorait tout de son existence.

Erreur.

Tu ne pourras pas toujours cacher la vérité. S'il te plaît, reviens et finis-en une fois pour toutes.

Le message était simple, rédigé en petites majuscules, glissé dans le colis avec une collection d'articles mystérieux.

Cassie s'était laissé tomber sur la dernière marche de l'escalier. Elle avait sorti son pendentif, la seule chose lui venant de sa mère qu'elle fût capable de garder. Joanna était morte depuis presque dix ans désormais, et le camée en quartz rose s'était ébréché. Son motif bizarre, torsadé, plaqué or, s'effaçait et se brisait en morceaux. Mais Cassie ne pouvait se résoudre à le jeter. C'était le seul fil qui la reliait à son passé. Le bijou constituait aussi une mise en garde, un avertissement sur ce qui risquait de lui arriver si elle se montrait imprudente.

Du bout des doigts, elle effleura le pendentif craquelé et s'interrogea sur le sens du message. Sa mère avait vécu seule, à la dérive. Cassie ne l'avait jamais vue écrire une simple lettre, ni même mentionner quiconque avec qui elle eût été en contact. Et si elle avait eu des amis, nul doute qu'ils avaient eu vent de son décès.

Dix ans, c'était long.

Que signifiait le message ? Après tout, devait-elle s'en soucier ? Elle avait mis des années à poncer sa vie pour la débarrasser de ses aspérités. Voulait-elle vraiment exhumer maintenant de douloureux souvenirs, déranger des fantômes qu'elle venait à peine de réussir à maîtriser ?

La réponse semblait aller de soi.

C'était non.

Cassie avait remis la lettre dans le colis puis rangé le tout au fond d'un placard. Elle avait ignoré les questions qui pourtant avaient continué de lui tourner dans la tête jusqu'à la fin de la semaine. Elle avait écarté les interrogations lancinantes qui chuchotaient entre ses pensées. Chaque minute était abreuvée d'écrans, de pages et du bruit qui jaillissait en continu de ses écouteurs. Mais le problème persistait. Bientôt elle se réveilla à trois heures du matin couverte de sueurs froides, obligée de

chasser les ténèbres et les rêves désespérants où elle se retrouvait enfermée dans la maison de son enfance, cherchant à travers les ombres et se ruant vers quelque chose qui toujours restait hors d'atteinte. Elle courut, fit résonner ses pas avant l'aube dans les rues désertes et sombres de la ville. Mais le poème de sa mère émit ses murmures jusque dans l'air imprégné de brouillard, ces strophes et ces sonnets qu'elle connaissait par cœur sans jamais les avoir appris. Pour tordre le cou à sa curiosité, elle essaya les médicaments, l'herbe et les étrangers dont elle croisait, dans les bars, les regards brillants. Sans résultat.

Après dix nuits blanches à la suite, la grisaille hivernale s'en alla enfin. Quand les cerisiers fleurirent sur les collines dominant la ville, Cassie sortit le colis de son obscure cachette. Sa quête commençait.

*

Un bruit arracha Cassie à ses souvenirs. Un jogger approchait. Il venait en sens inverse sur le sentier dans le bois de Raleigh. Il avait presque trente ans. De beaux cheveux dépassaient d'un bonnet de laine. Il portait un survêtement noir et des écouteurs dont les fils se faufilaient hors de son tee-shirt.

Cassie se rabattit complètement sur le bord du sentier pour le laisser passer, mais l'homme ralentit et retira un des écouteurs.

– Faites attention, plus loin, dit-il avec un sourire amical. Le sol est encore gelé.

Elle le remercia d'un hochement de tête mais attendit qu'il ait disparu derrière le virage suivant avant de ralentir à son tour, puis de s'arrêter. Elle reprit son souffle, son cœur battait à tout rompre. Non loin, les cloches sonnèrent au-dessus des prés : cinq, six, sept. Cassie regarda devant elle la courbe engageante du sentier. Elle aurait volontiers couru une heure de plus, loin de tout ce qui l'attendait – la bibliothèque, la première séance de tutorat. Mais elle avait du travail.

Le mystérieux colis l'avait conduite ici pour une raison précise, et elle n'avait pas de temps à perdre.

Elle était logée à Carlton Hall, un imposant édifice situé à l'arrière de l'université. Il tenait plus de la maison de maître que de la résidence étudiante. Cassie y entra et monta vers le deuxième étage en empruntant une volée de longues marches grinçantes. Le reste du monde s'éveillait et le bâtiment résonnait de lointains bavardages : ses camarades attaquaient leur journée. Ces bruits lui étaient parvenus dès le seuil franchi. Il faudrait composer avec les autres pour le partage de l'espace et l'utilisation de la salle de bains – elle vivait seule depuis si longtemps.

Au deuxième étage, elle prit le couloir et s'arrêta soudain. Sa porte était entrouverte et sa valise jetée à l'extérieur n'importe comment, avec d'autres affaires. Ses livres et son manteau étaient abandonnés par terre sans égards.

Elle se précipita à l'intérieur. C'était trois fois plus grand que son studio à Providence : un salon, une chambre séparée avec parquet verni et murs bleu pâle ornés d'une corniche blanche. Un élégant assortiment de bagages trônait sur le sol, là où reposait encore, une heure plus tôt, sa valise à elle. Un blouson de cuir souple était accroché au dossier de la chaise de bureau. Dans la chambre, des draps et des taies attendaient de remplacer la literie fournie par l'université. Cassie y fit courir ses doigts. Du coton doux, fin, délicat. Cher.

Il y eut du bruit dans l'entrée. Une jeune femme pénétra dans la chambre, les bras chargés de sacs. Elle lança :

– Attention avec cette boîte, Hugo. Il y a des lampes anciennes dedans.

Elle se tourna et s’immobilisa quand elle vit Cassie près du lit.

– Excusez-moi.

Elle souleva un sourcil et toisa Cassie d’un œil glacial.

– Qui êtes-vous ?

Cassie se raidit. Elle en avait soupé, des riches. Difficile de faire autrement quand on vit à Cambridge, à New Haven ou à Providence. Ils y étaient représentés sous une dizaine d’espèces : vieilles fortunes auxquelles on ne faisait plus attention, expatriés à la richesse insolente, gamins débraillés qui croyaient pouvoir planquer leur nom de famille en s’habillant dans les friperies et en fumant des cigarettes indonésiennes. Mais toujours les trahissaient cette assurance qui imprégnait chacune de leurs syllabes, ce sentiment de supériorité acquis en prépa et lors des voyages d’été, dans une vie tout entière bercée par une merveilleuse certitude, à savoir que tout – les diplômes, les emplois, les amours, les plaisirs – leur revenait de droit.

Cette fille était de cette race. Belle au sens aristocratique, anguleuse, elle arborait des yeux d’un bleu pénétrant et une chevelure brillante, avec un balayage blond. Elle portait un jean slim de couleur noire avec une vieille veste en daim. Elle se faisait les yeux au crayon, mais ses boucles d’oreilles étaient des perles et les sacs de cuir qu’elle tenait au bout des bras étaient faits main, impeccablement dessinés.

Cassie, elle, était toute décoiffée. Et elle transpirait dans son sweat-shirt et son legging. Mais elle tint bon.

– Je crois que vous vous êtes trompée de chambre. C’est la mienne.

La fille jeta un regard vers la lourde porte en bois et ses lugubres chiffres en bronze.

– Cinq cent quatre-vingts. Désolée, c’est vous qui vous êtes trompée.

Elle posa ses sacs sur le sol.

– Il va falloir des tapis ! lança-t-elle en direction du couloir. Et dis à Parker d’apporter le petit meuble, celui qui...

Elle se tut, prise d’impatience.

– Hugo ? Hugo !

N'obtenant pas de réponse, elle lâcha un soupir d'exaspération et proposa à Cassie :

– Vous voulez que je vous aide pour le reste de vos affaires ? Au bureau, ils vous trouveront une autre chambre.

– Non, merci, répondit Cassie, têtue. Celle-ci me convient.

Elle alla tranquillement s'asseoir dans le petit fauteuil près de la fenêtre d'où l'on voyait les prés luxuriants, ensoleillés, s'étendre jusqu'à la rivière.

Elle n'aurait pas dû faire d'histoires, mais c'était plus fort qu'elle. Elle avait appris ce que voulait dire défendre son territoire dans sa première famille d'accueil, où les enfants se disputaient chaque mètre carré. Elle n'allait sûrement pas renoncer à ses prétentions sur ces vastes parquets flamboyants et dorés, ni sur ces murs aux couleurs fraîches et apaisantes.

La fille considéra Cassie de nouveau et perçut chez elle une grande détermination. Son froncement de sourcils s'adoucit puis elle afficha un large sourire. Soudain, son visage se métamorphosa pour adopter une expression chaleureuse, voire amicale.

– Je suis vraiment désolée ! s'exclama-t-elle. Où ai-je la tête ? J'ai trimballé des affaires toute la journée pour m'installer. Je ne vous ai même pas demandé votre nom.

Cassie se présenta, tout en restant sur ses gardes.

– Ravie de vous connaître, sourit la fille. Moi, c'est Olivia, Olivia Mandeville. Je suis désolée de vous causer tous ces soucis.

Olivia eut un rire harmonieux.

– Vous êtes une étudiante étrangère ? reprit-elle.

Cassie plissa le front :

– En quoi c'est important ?

– C'est important, car ici ce sont les chambres des anciens, des troisième année.

Et Olivia s'excusa d'un haussement d'épaules.

– Il y a eu un tirage au sort organisé pour les chambres, l'an dernier. Mes amis et moi avons tiré celles du Carlton. Les étudiants étrangers vont avec les nouveaux à Hartwell, derrière, près des cuisines.

Elle se détourna pour brailler par la porte ouverte :

– Hugo !